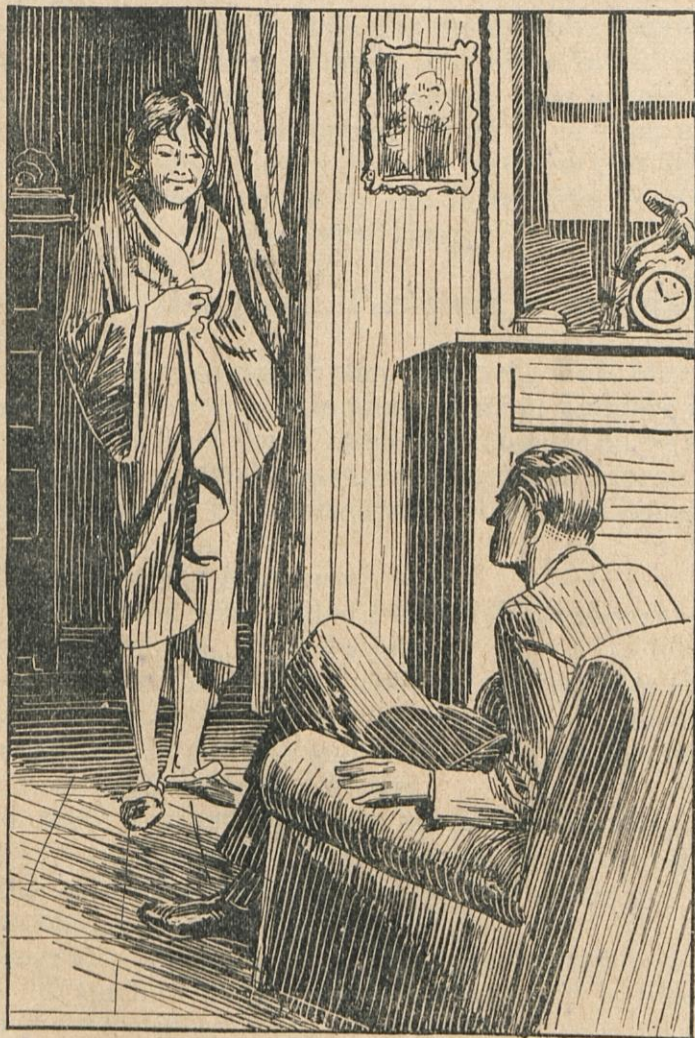




*La porte de la cuisine s'ouvrit et Harriet se
montra sur le seuil.*

(p. 3263).

C. I.

LIVRAISON 409.

Elle s'accrocha à son bras et ses yeux se remplirent de larmes.

— Non, non... tu ne dois pas me quitter, souviens-toi, tu m'as promis de m'épouser. Tu dois le faire.

— Je dois le faire ? Je voudrais bien savoir qui pourrait me forcer à ce mariage ? Si je le fais, c'est parce que je le veux bien et je ne te permets pas de me rappeler mes promesses et de me faire hâter leur accomplissement ; je t'épouserai lorsque je le voudrai et non parce que tu le veux.

— Mais, j'ai ta parole, Ferdinand, tu ne peux pas la reprendre.

— Cela ne m'engage à rien, Harriet... Fais bien attention ; je te préviens maintenant pour la dernière fois que je mettrai fin à notre liaison au moment où je sentirai que tu m'as attiré dans un piège et que tu veux me forcer au mariage. Sois raisonnable et attends, nous ne sommes pas pressés.

Harriet se mit à pleurer.

— C'est bien cela, d'abord tu me déshonores et ensuite tu me plaques... c'est du joli...

— Ce n'est pas déshonorant de rompre des fiançailles, Harriet, cela arrive tous les jours et personne n'en murt. Je ne dis pas que cela ne te fera pas de la peine, mais c'est à toi de l'éviter.

— Mais ce n'est pas pour les fiançailles rompues, que je pleure, Ferdinand, il y a encore une autre raison qui nous oblige à nous marier. C'est une raison qui t'obligera bien à ne plus me quitter.

Esterhazy sursauta et la fixa d'un regard curieux.

— Et quelle raison, veux-tu me la dire ? Je n'en ai pas la moindre idée.

— J'ai la certitude d'être bientôt mère... J'en doutais encore lors de ton départ, mais, entre temps, je me suis renseignée et je suis sûre de ne plus me tromper...

Esterhazy se dressa d'un bond et repoussa la jeune fille d'un geste d'horreur :

— Un enfant ? Que dis-tu là ? Tu auras un enfant de moi ?

— Oui ! Et j'en suis bien heureuse, car, maintenant, tu seras forcé de m'épouser...

Il s'approcha d'elle et la prit par le bras. Son visage s'était assombri et il la secoua avec violence :

— Dis la vérité... je suis sûr que tu mens... tu veux me bluffer... mais prends garde... je le saurais bien vite.

— Mais c'est vrai... j'ai été chez le docteur et il m'a dit que je serais mère dans quelques mois... il n'y a plus de doute possible, Ferdinand...

Elle s'était jetée à son cou et pleurait doucement en murmurant :

— Je suis si heureuse d'avoir un enfant de toi, mon chéri... Ce sera si beau d'avoir un petit à nous ; tu verras Ferdinand, je suis sûre que tu l'aimeras comme moi. Mais tu te marieras avec moi, dis, tu ne penses plus à me quitter ? Notre enfant doit avoir un nom, et tu ne voudras pas m'infliger la honte d'être une fille-mère... Je ne supporterais pas cela... j'aimerais mieux mourir. Promets-moi que nous nous marierons dans quelques jours et que tu vas faire le nécessaire pour que nous puissions nous marier aussi vite que possible...

Esterhazy mâchonnait nerveusement les pointes de sa longue moustache et il évitait de regarder Harriet en face. Il était terriblement embarrassé.

Quelle histoire embêtante !...

Il avait pitié de la jeune fille, car il lui semblait qu'elle l'aimait sincèrement et qu'elle souffrait beaucoup de la situation actuelle. Mais il n'avait jamais pensé sérieusement à l'épouser, et lorsqu'il avait consenti aux fiançailles, il avait cru pouvoir s'en tirer facilement.

Maintenant, on le forçait à prendre une décision, qui pouvait changer toute sa vie.

Il s'imagina avec terreur quelles difficultés la naissance d'un enfant pourrait lui susciter... Et surtout dans un ménage aussi mal assorti que le serait le sien s'il épousait cette pauvre fille...

Il en avait déjà fait l'expérience avec Clara ; ce n'était pas un souvenir agréable.

Devrait-il encore une fois passer par les mêmes complications et pour une femme, qu'il n'aimait pas ?

Il se sentait vieux, et il savait que les forces lui manqueraient pour se défendre contre ces deux femmes.

La voix pleurnicharde d'Harriet reprit :

— N'est-ce pas Ferdinand, tu ne me quitteras plus ? Tu vas accomplir ta promesse et m'épouser... Ne crains rien, tu verras comme je saurais te rendre heureux.

— Eh bien ! si tu y tiens absolument, marions-nous que m'importe !...

Madame Brown était entrée dans la pièce et avait entendu la dernière phrase d'Esterhazy. Elle hocha la tête d'un air satisfait et dit :

— Vous avez raison, nous pouvons causer ce soir de votre avenir. Il faut absolument régler votre situation et décider de mettre un peu d'ordre dans vos affaires, mon cher gendre !...

Tout en parlant, elle ouvrait son sac à provision et en sortit toutes sortes de bonnes choses qu'Esterhazy aimait. Elle savait qu'il tenait essentiellement à bien manger, et, en souriant d'un air malin, elle posa une bouteille de vin et plusieurs verres sur la table. C'était le meilleur moyen de le persuader d'accepter les projets de mariage.

— Mangeons d'abord, dit-elle gaiement, on parle mieux avec un estomac plein, et nous serons plus capables de décider de l'avenir après un bon verre de vin.

Elle obligea Esterhazy à prendre les meilleurs morceaux, lui versa à boire et lui remplit son assiette.

Grâce à cette ruse, elle obtint, que l'humeur du beau Ferdinand changeât ; il vit bientôt la vie en rose.

Puis, elle dit en souriant d'un air confidentiel :

— Vous savez maintenant dans quelle situation se trouve Harriet. La pauvre enfant a eu bien de la peine à vous le dire, n'est-ce pas mon enfant ? Mais je l'ai rassurée et je lui ai dit tout de suite, que vous êtes un honnête homme, qui verra bien qu'il est dans l'obligation d'épouser la mère de son enfant. Je suis heureuse de voir que je ne me suis pas trompée. Mais je voudrais savoir ce que vous allez faire maintenant pour gagner de l'argent ?

Esterhazy se renversa dans le fauteuil, croisa les jambes et regarda pensivement le plafond. Après un court silence, il déclara :

— Dieu seul le sait ; moi, je n'ai aucune idée de ce que je pourrais entreprendre.

— Je vous serais très reconnaissant, mon cher gendre de bien vouloir prendre la peine de réfléchir et de choisir un métier qui puisse vous permettre de nourrir votre femme et votre enfant. Quel genre de travail préférez-vous ?

— Le mieux serait de jouer au rentier et de se lever le matin avec l'intention de ne rien faire pendant toute la journée... C'est un métier qui me sied à ravir...

— Je m'en suis toujours doutée.. Mais vous vous trompez mon cher, cela ne peut se passer ainsi ; vous devez apprendre à travailler.

— Cela sera bien difficile, madame Brown... Vous savez bien qu'on n'apprend plus rien à un chien qui est devenu vieux... quand on a pris une fois des habitudes, il est difficile de s'en débarrasser...

— On vous aidera !... murmura madame Brown en fronçant les sourcils et en le regardant de côté.

— Je suis curieux de savoir comment vous allez vous y prendre, ma chère belle-mère, dit Esterhazy d'un

ton ironique, car il faut toujours être deux pour y arriver...

— Mais vous ne pouvez pas compter vivre toute votre vie sur mon argent, s'écria la vieille femme indignée ; Harriet devra quitter sa place, maintenant qu'elle est enceinte et elle ne gagnera donc plus rien. Et j'ai dépensé presque tout mon argent pour vous... je ne peux pas continuer ainsi. Il ne vous reste rien d'autre à faire, que de commencer à chercher un emploi, n'importe lequel, pourvu qu'il rapporte assez pour votre ménage.

— Je peux toujours essayer de le chercher, répondit Esterhazy dissimulant avec peine son ennui, mais je doute de trouver quelque chose qui me convienne.

Harriet se blottit contre lui et lui caressa les cheveux.

— Je t'aiderai, mon chéri, ne t'inquiète pas. Tu ne dois pas te fatiguer en marchant toute la journée et en marchandant avec des gens stupides. Je ne le veux pas et j'arrangerais tout cela pour toi. J'ai mes plans.

— Peut-être as-tu même quelque chose en vue ? demanda-t-il en riant.

Elle hocha la tête.

— Je parlerais à mon patron. Nous avons plusieurs représentants dans notre maison... peut-être y aura-t-il une place libre pour toi ; le travail des représentants en vins n'est pas si pénible que tu ne puisses l'accepter. Tu pourrais gagner pas mal d'argent en faisant ce métier.

Esterhazy se tordait de rire :

— Le beau Ferdinand travaillera comme représentant en vins et liqueurs !... C'est vraiment une belle histoire... Mais je crains fort qu'on ne puisse faire d'un bouc un jardinier... cela pourrait avoir des résultats surprenants...

— Que veux-tu dire ?

Harriet le regardait avec surprise :

— Eh bien ! le représentant d'une maison en vins porte sur lui beaucoup d'échantillons de tous les vins, lorsqu'il part pour chercher de nouveaux clients, tu te rends compte de cela ?

— Oui, mais...

— Eh bien... tu sais que j'aime à boire et il pourrait arriver que les bouteilles soient vides, lorsque j'arriverai chez les clients, cela me paraît même assez probable.

— Tu plaisantes !... Prends nos plans plus au sérieux, Ferdinand, il s'agit vraiment de te trouver un métier. Tu n'es vraiment pas gentil de te moquer de nous...

Le ton d'Harriet, plein de reproches et son regard triste impressionnèrent malgré tout Esterhazy, car il était au fond de son cœur un être bon et doux. La vie qu'il avait menée jusqu'à présent ne lui avait donné aucune occasion de développer les bonnes qualités de son caractère et Harriet s'en rendit compte.

Il éprouva soudain une grande pitié pour cette petite fille, qui l'aimait si sincèrement et il l'attira vers lui. L'embrassant tendrement, il lui dit :

— Si tu vois vraiment une possibilité pour moi de gagner ma vie comme représentant en vins, je l'accepterai avec plaisir, car tu sais bien que je t'aime et que je voudrais gagner l'argent pour notre ménage. Je suis paresseux de nature, mais si tu m'aides, nous arriverons à gagner assez pour pouvoir nous marier bien vite.

Harriet jeta un regard triomphant à sa mère.

— Tu vois, j'étais sûre qu'il ne me quitterait pas. Ferdinand est très bon et il m'aime... nous serons très heureux !...

Mais madame Brown ne montra pas beaucoup d'enthousiasme pour ce brusque changement d'idée dont Es-

terhazy venait de faire montre. Elle dit d'un ton grincheux :

— Nous verrons... je ne crois pas beaucoup à toutes ces promesses. Mais entre temps, j'insiste, que vous alliez dès demain accomplir les formalités pour votre mariage. Il est temps et je ne voudrais pas qu'il change encore d'idée... Il faut faire les choses vite... car je n'ai pas beaucoup de confiance en ton futur mari, ma pauvre enfant.

Esterhazy se mit à rire :

— Vous avez une peur atroce que je ne me débîne avant le mariage, madame Brown...

La vieille dame lui adressa un regard méprisant et haussa les épaules en répondant :

— Je connais trop bien les hommes comme vous, mon cher, il faut les mener durement.

— Comme vous voudrez ; vous supporterez vous-même les conséquences de cette histoire, car c'est vous qui l'avez voulue à tout prix.

Il avait dit cela d'un ton glacial et Harriet, effrayée par l'expression dure de son visage, le combla de caresses.

— Tout sera bien, lorsque nous serons mariés, mon chéri. Les hommes volages sont souvent les meilleurs des maris, tu verras comme tu changeras en vivant avec moi. Je te gâterais toujours et je ferais tout ce qui te plaira pour te rendre agréable ton chez toi... Et lorsque notre enfant sera là, notre bonheur n'aura plus de limites, nous serons les gens les plus heureux de la terre...

Esterhazy n'écoutait déjà plus ce que sa fiancée lui disait... Il réfléchissait à ce que diraient ses camarades et ses amis s'ils le voyaient dans le salon de madame Brown et s'ils savaient dans quel milieu il était tombé. Le beau Ferdinand, représentant en vins, cela ferait une belle histoire à raconter aux habitués des cabarets qu'Esterhazy avait fréquenté à Paris...

Il rougit de honte à cette pensée.

Mais il fallait faire la croix sur son passé.

Il devait s'adapter à la situation qui se présentait et accepter les possibilités qu'on lui offrait... sa vie se terminerait mal, le beau Ferdinand s'en rendait compte en souriant amèrement.

CHAPITRE CDXXXIII

LA DELIVRANCE

La dernière partie du voyage fut, pour Claus De Groot et son ami Valbert une véritable révélation, car ils n'avaient encore jamais vu ni imaginé de paysages aussi pittoresques.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient vers le nord de la presqu'île, la chaleur se faisait un peu moins suffoquante..

Sur les rives du fleuve, d'énormes tamarins et des bambous géants formaient comme une double falaise de verdure dont la cime était perpétuellement agitée par une légère brise.

Maintenant, l'on ne rencontrait plus que de loin en loin quelque embarcation montée par des pêcheurs.

Les hameaux se faisaient de plus en plus rares ; par contre, au milieu de la jungle, et au sommet de la plupart des petites collines que l'on apercevait çà et là, on distinguait de hautes ruines, vestiges imposants d'une très ancienne civilisation.

— C'est dans un pays semblable que j'aimerais faire mon voyage de noces, dit Jacques Valbert... C'est dommage qu'il y ait des Thugs...

— Et il n'y a pas que les Thugs, fit Claus ; il y a aussi les tigres et les serpents...

Le petit navire continuait d'avancer péniblement dans les méandres des lagunes que formait la rivière ; enfin, il arriva en vue d'une espèce de cap formé par l'extrémité d'une colline assez élevée.

Le soleil était très bas déjà et dans la lumière du crépuscule tropical, les eaux prenaient une teinte d'un violet pourpré de plus en plus intense à mesure que l'on approchait des rocs de porphyre contre lesquels ils clapotaient, mollement agités par un léger ressac.

— Derrière ces rochers, dit le pilote, se trouve un lac que vous verrez dès que nous aurons doublé cette colline et sur les bords duquel est bâti le temple de Kâli-Ghât...

Le petit vapeur longeait la rive de porphyre ; les quatre passagers, saisis par la beauté du paysage se taisaient.

Tout à l'extrémité du promontoire, un couple de flamants roses, immobiles et graves, perchés sur une seule patte, montaient la garde.

Quand le bateau passa, faisant un quart de tour à une trentaine de pieds de l'endroit où ils se tenaient, les deux oiseaux inclinèrent un peu la tête et poussèrent une rauque clameur.

— Mais ils nous saluent, s'écria Jacques Valbert en riant.

Et pour ne pas être en reste de politesse avec les échassiers, le journaliste souleva son chapeau.

Mais au même instant, Kôma lui saisit le bras en se serrant contre lui comme si elle avait été prise d'une vive terreur...

— Qu'y a-t-il, mon enfant, lui demanda-t-il. Vous voilà toute pâle... Qu'avez-vous donc ?

— Le temple ! balbutia la jeune danseuse d'une voix apeurée.

Les trois hommes suivirent la direction de son regard et aperçurent une fantastique coupole d'un ovale très allongé, d'une étrange teinte verdâtre qui se dressait vers le ciel jusqu'à une hauteur que l'on pouvait évaluer grosso modo à environ quatre cents pieds.

Saisis de stupeur, Claus De Groot et Jacques Méro prirent leurs jumelles pour examiner le monument.

— Ils ont commandé des éléphants dressés pour la distinctement et les deux hommes purent reconnaître les grandes lignes de l'extraordinaire édifice.

Sur la façade donnant sur le lac, une terrasse aux marches très larges descendait jusqu'au lac. De chaque côté du temple une statue colossale, représentant un éléphant dressé sur ses pattes de derrière, s'élevait.

Une sorte d'appréhension s'empara des voyageurs.

Que pourraient-ils contre les gardiens de ce formidable édifice ?...

.....

Les prêtres de Kâli n'avaient pas tardé à connaître la présence des étrangers.

Un après-midi, Jacques Valbert, monté sur un canot, explorait seul les abords du temple et le Grand-Prêtre l'aperçut.

Aussitôt, il appela un de ses subordonnés.

— Qui sont ces étrangers qui se promènent sur le lac ? demanda-t-il.

— Ce sont, répondit l'autre des européens qui sont venus ici pour chasser le tigre...

— Comment le sais-tu ?

— Ils ont commandé des éléphants dressés pour la chasse et ils ont engagé des indigènes pour préparer la battue...

— Les as-tu vus de près ?..

L'autre fit un signe négatif et le grand prêtre reprit :

— Il faut les approcher et les surveiller... Sans doute, ils ne nous gêneront guère ; mais il faut savoir à quoi s'en tenir... Combien sont-ils ?..

— Trois hommes et une femme.

— C'est bien. Veille et tâche d'en savoir davantage.

Le brahmane fit une profonde révérence et s'éloigna.

Le Grand Prêtre pénétra dans un couloir latéral dont les parois et la voûte étaient entièrement recouverts de plaques de cuivre ciselées et qui, au cours des siècles, avaient pris une belle teinte verte.

Ses pas, résonnants sur les dalles de porphyre réveillaient des échos profonds, qui alternaient avec des hurlements de fauve.

Bientôt, le Grand Prêtre s'arrêta entre deux immenses cages en forme de rotondes concaves qui se faisaient vis-à-vis de chaque côté du vestibule.

Eveillés par le bruit des pas, les tigres qui s'y trouvaient enfermés, s'étaient approchés des grilles en poussant de sourds grondements.

Du bout de sa canne d'ivoire, le Grand-Prêtre s'amusa un instant à taquiner les fauves qui se mirent alors à rugir avec une telle force que l'on eut dit que l'édifice entier allait s'écrouler...

Ces animaux n'étaient pas là uniquement comme dé-

coration du temple ; ils en étaient aussi les défenseurs ; en cas de péril grave, ils devaient servir à donner la chasse aux audacieux qui auraient eu l'intention de profaner ou de dévaliser le temple.

En effet, grâce à un mécanisme spécial, que l'on entretenait soigneusement, les cages pouvaient instantanément s'ouvrir et livrer passage aux terribles fauves.

— Ce sont eux, murmura le Grand-Prêtre, qui les contemplait avec une affectueuse complaisance, ce sont eux qui sont les plus sûrs serviteurs du Temple ; même les fusils et les mitrailleuses des Anglais ne leur feraient pas peur...

.....

Le brahmane à qui le Grand-Prêtre avait recommandé de surveiller les étrangers errait à pas feutrés autour du campement, cherchant à approcher les domestiques indigènes.

L'un de ces derniers, qui flânait, s'écarta un peu de la tente, et ne tarda pas se trouver en présence du brahmane.

Il le salua respectueusement et le prêtre qui, en d'autres circonstances, n'aurait sans doute pas daigné répondre au salut du pauvre homme, lui répondit par un « bonjour » familial.

— Tu viens de la montagne, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il ensuite.

— Oui, nous avons été mes camarades et moi, engagés pour une saison de chasse par le patron du navire qui est ancré là-bas.

— Est-ce que cela te plaît de servir des blancs ? demanda le brahmane.

— Celui qui me donne à manger, je l'appelle « papa », répondit l'homme, citant un proverbe de son pays.

— Bien répondu ! approuva le brahmane en riant.

Puis il chercha à tirer quelques renseignements du bonhomme.

Mais celui-ci se borna à dire qu'il était bien nourri, bien payé et qu'on ne le maltraitait pas... Enfin, ça pouvait aller..

Finalement, le serviteur s'éloigna, après avoir respectueusement salué le prêtre.

Celui-ci resta sur place, immobile, au même endroit jusqu'au coucher du soleil.

Enfin, il vit débarquer Jacques Valbert qui, dans son après-midi, avait fait le tour du lac dans une barque.

.....

Il faisait très chaud et, chose assez rare dans l'Inde, le ciel était couvert. L'air était si lourd que l'on respirait avec peine. Les crocodiles eux-mêmes semblaient souffrir de la chaleur. Ils se tenaient immobiles et comme accablés, les uns à côté des autres, le corps dans l'eau du lac, la tête dans les herbes et la gueule entr'ouverte.

Nul souffle de vent n'agitait la jungle d'où se dégageait une forte odeur de végétation pourrissante. Les oiseaux eux-mêmes ne pépiaient que faiblement comme s'ils avaient craint de réveiller Sher Saheb, le Seigneur Tigre, qui, la tête entre ses pattes, dormait béatement...

Le jeune brahmane, chargé par le Grand-Prêtre de la surveillance des étrangers, marchait lentement le long du petit sentier qui longeait le rivage, s'amusant parfois à chatouiller au passage, du bout de sa canne, le

museau de quelque crocodile qui, impassible, se laissait faire...

Singrâ, tel était le nom du jeune prêtre, se promenait ainsi depuis un bon quart d'heure quand, soudain, il aperçut une petite spirale jaune qui occupait le milieu du sentier.

Le jeune homme s'arrêta.

Au même instant, le centre de la spirale se souleva, faisant apparaître une petite tête plate, tachetée de vert, de la grosseur d'une noiselle.

— Zzzzz ! fit le serpent.

Singrâ étendit la main, d'un geste à la fois impérieux et familier et dit :

— Jaë !.. Va-t-en !..

Et bien sagement, le crotale jaune, le terrible crotale jaune à la piqûre mortelle, se déroula et rampa prestement vers les hautes herbes dans lesquelles il disparut...

.....

Il était onze heures du soir...

Dans le temple de Kâli, tout dormait...

La lune n'était pas encore levée et la nuit était assez noire.. Sher Sahab, le Seigneur Tigre, chassait... On entendait sa voix impérieuse et brutale ; il venait, comme chaque nuit, étancher sa soif dans l'eau du lac.

Claus De Groot, Jacques Valbert et Firmin, suivis par Kôma, sortirent de leurs tentes et se dirigèrent vers le lac. Bientôt, ils montaient dans le canot, préparé à l'intention de cette expédition nocturne et se dirigèrent à force de rames vers le temple.

Ayant dissimulé leur barque dans les roseaux, ils attendirent un instant, tendant l'oreille...



— Maudit, sois-tu, Singrâ où que tu ailles, la vengeance
de Kâli l'atteindra..... (p. 3290).

A quelques pas d'eux, un couple de jeunes crocodiles la gueule grande ouverte semblaient admirer la lune qui se levait...

— Pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard.. murmura Claus De Groot.

— Je ne crois pas... Attention !...

Un homme venait de sortir de la jungle et traversait la pelouse qui la séparait des premiers degrés de la terrasse donnant accès au temple.

C'était Singrâ, le brahmane que les deux amis avaient vu rôder autour de leur campement et qu'ils avaient décidé de faire prisonnier afin de savoir si Juliane était bien enfermée dans le temple.

Retenant leur souffle, Claus De Groot et Jacques Valbert, laissant en arrière Firmin et Kôma, s'avancèrent vers le prêtre, de manière à lui couper la retraite.

Tandis que Jacques Valbert posait son revolver sur la tempe du brahmane, Claus De Groot, placé derrière lui le baïllonnait sans qu'il eut le temps d'esquisser la moindre résistance.

Puis, tenant solidement leur captif, les deux hommes l'entraînèrent vers la barque.

Quand ils furent sûrs d'être à une assez grande distance du temple pour n'être pas entendus et, certains aussi qu'il n'y avait pas d'oreille indiscreète à proximité, les deux amis délivrèrent le prêtre de Brahma du baïllon.

Mais Jacques Valbert resta debout auprès de lui, le revolver à la main...

— Ecoute, dit le journaliste, nous n'en voulons pas à ta vie ; nous voulons seulement savoir pour quelle raison tu nous épies depuis l'autre jour...

— J'ai exécuté l'ordre du Grand-Prêtre, répondit le brahmane.

— Bien ! et pour quelle raison le Grand-Prêtre nous faisait-il espionner...

— Le Grand-Prêtre ne rend compte de ses actions qu'à Brahma et à Kâli...

— Soit ! mais tu vas alors nous renseigner sur ce qui se passe dans le temple... Nous voulons savoir à quel moment aura lieu le sacrifice à Kâli et s'il y a, actuellement, des victimes qui attendent ce jour-là ?..

— Je ne puis parler... J'ai juré...

— Tu préfères sans doute la mort ?..

Et le revolver de Jacques Valbert vint s'appuyer sur la tempe du jeune prêtre...

Celui-ci au contact du froid de l'acier fit un bond de côté...

— Allons, parle, reprit Claus De Groot d'une voix impérieuse, ou sinon...

— Que voulez-vous savoir ?...

— On te l'a déjà dit : Y a-t-il des victimes qui attendent le prochain sacrifice à Kâli ?...

— Il n'y en a qu'une... Une jeune femme européenne qu'un de nos frères nous a amenés...

Claus De Groot laissa échapper un blasphème...

— Comment se nomme ce frère ? N'est-ce pas Koalwink, le plateur de Java ?

— Si c'est bien lui... Il a amené la femme blanche de Java.

— Alors, si tu tiens à la vie, tu vas nous guider dans l'intérieur du temple et nous aider à délivrer cette femme...

— Je ne peux pas... Je suis un serviteur de Kâli... J'ai juré.. Et j'aime mieux que vous me donniez la mort, car je n'échapperai pas... Je serai jeté en pâture aux tigres...

— Eh bien, nous t'emmènerons avec nous et tu ne risqueras rien en notre compagnie...

Le bramane sembla hésiter...

Il leva les yeux sur Kôma ; puis il baissa la tête...

Depuis quelques jours, un sentiment qu'il ne s'avouait pas, était entré dans l'âme du jeune prêtre... Il avait entrevu cette femme... et la garde rigoureuse qu'il montait autour du campement des étrangers avait beaucoup moins pour motif la surveillance de ceux-ci que l'amour qui naissait en son cœur pour la danseuse malaise.

Il baissa la tête et, péniblement, un « oui » sortit de ses lèvres....

— Tu acceptes... et tu ne trahiras pas ?... En tous cas, sois bien certain que nous ne te raterions pas, si, par hasard, tu en avais l'envie...

— Je n'ai qu'une parole, dit fièrement le petit prêtre...

Et son regard alla chercher les yeux de Kôma qui rougit.

— Alors, en avant !... et que Dieu nous assiste...

La lune était couchée depuis quelques minutes quand le canot accosta doucement l'escalier du temple.

Guidés par Singrâ, les trois hommes et Kôma contournerent l'édifice et s'arrêtèrent derrière la statue représentant un éléphant dressé sur ses pattes de derrière.

Puis ils s'engagèrent dans un sentier qui paraissait s'enfoncer dans la jungle.

Craignant une trahison, les trois hommes tenaient leurs revolvers en main ; mais Singrâ ne pensait pas à les tromper ; les doux yeux de Komâ avaient eu davantage d'influence sur son cœur que les menaces de mort des Européens.

Bientôt, il s'arrêta et, se penchant sur le sol, il souleva une pesante dalle de bronze.

Une bouffée d'air froid et humide s'échappa d'un grand trou noir.

Le jeune prêtre se mit en devoir d'allumer une petite lanterne ; mais Jacques Valbert l'arrêta en disant :

— Inutile, j'ai un flambeau électrique.

Et appuyant sur le bouton de la lampe, il projeta un faisceau lumineux dans le trou qui s'ouvrait à ses pieds et découvrit ainsi un escalier de granit, dont les marches étaient couvertes de mousse.

Après avoir descendu ces marches pendant une dizaine de minutes, les sauveurs de Juliane se trouvèrent devant une porte de bronze, corrodé par le temps.

Singrâ appuya sur un ressort et la porte s'ouvrit aussitôt.

Ils s'engagèrent alors dans un corridor voûté, tournant doucement en arc de cercle. A l'autre extrémité une faible lueur brillait et Jacques Valbert éteignit sa lampe.

De chaque côté du couloir, d'épaisses portes de bois étaient pratiquées dans le mur.

C'étaient les portes des cellules où l'on enfermait les victimes à sacrifier à la gloire de Kâli.

Singrâ marcha rapidement jusqu'à la quatrième porte à droite derrière laquelle on entendait comme une vague musique. Prenant une clé dans sa poche, le jeune prêtre ouvrit, puis il fit pénétrer ses compagnons dans une grande chambre dont le sol était recouvert de tapis de cachemire.

A la lueur indécise de la lampe à huile suspendue au plafond, les trois hommes aperçurent à l'autre extrémité de la pièce une jeune femme, vêtue d'un peplum antique, accroupie sur des coussins et jouant distraitemment avec un tambourin.

Le cœur battant à se rompre, Claus De Groot s'approcha.

C'était bien Juliane !...

Mais dans quel état !...

Elle avait maigri et son visage était empreint d'une expression puérile. Elle leva sur l'homme qui s'appro-

chait vers elle et l'appelait des yeux pleins d'étonnement...

Elle ne le reconnaissait pas.

— Elle a tout à fait perdu la mémoire, dit Singrâ à ses compagnons ; mais elle viendra, soyez tranquille...

Et s'approchant de la jeune femme, il lui parla doucement.

— Venez, lui dit-il, il fait très beau dehors, nous allons faire une promenade...

— Oui, je viens, répondit Juliane d'une voix nonchalante.

Mais elle ne bougea pas et continua de jouer avec son tambourin.

Claus, alors, se pencha sur sa femme et la prit dans ses bras ; mais la malheureuse se débattit et se mit à crier...

— Malédiction ! s'écria Valbert.

Ecarterant Claus, incapable de faire un geste, tant la douleur et la stupéfaction le poignaient, le journaliste s'empara d'un voile et en enveloppa la tête de la jeune femme.

Puis, se penchant sur elle, il la souleva dans ses bras comme un paquet de plumes, tandis que Singrâ entraînant Kôma prenait les devants. Firmin se chargea d'emmener le pauvre mari que se passait la main sur le front dans un geste de désespoir.

— Vite ! vite ! avait dit Singrâ... Le temple est plein de gardiens et les cris de la princesse les auront certainement éveillés...

En effet, tout au fond du souterrain, on entendait un bruit de pas...

Mais la retraite n'était pas copée, le bruit venant du côté opposé à celui par lequel ils étaient venus...

Enfin, les fuyards arrivèrent au pied de l'escalier.

L'obscurité complète qui les entourait ajoutait à

l'horreur de leur situation et les gênait pour gravir les marches.

Quand ils arrivèrent au dehors, ils virent Singrâ qui faisaient des efforts désespérés pour traîner vers l'orifice un gros tronc d'arbre.

Comprenant quel était son but, Fimin et Jacques Valbert, qui avait remis Julianne entre les bras de son mari, s'empressèrent de l'aider et dès que la dalle de bronze eut été remise en place, ils assurèrent sa fermeture complète à l'aide du tronc d'arbre.

Pour quelques instants, tout au moins, ils se trouvaient en sûreté...

Pendant le court espace de temps qu'ils s'étaient trouvés dans les souterrains du temple ; le temps s'était soudain obscurci.

Un vent brûlant et impérieux soufflait sur la jungle et courbait avec violence les cimes de palmiers géants. Les eaux du lac étaient si agitées qu'elles semblaient prêtes à entrer en ébullition.

Des nuages chargés d'électricité partaient de longs éclairs qui striaient le ciel noir le leurs langues de feu et l'orage encore distant, grondait dans le lointain.

Les fugitifs étaient restés comme médusés à la vue de ce cataclysme.

Ce fut Jacques Valbert qui, le premier, sut dominer la surprise et l'angoisse qui les étreignait.

Au moyen d'un pistolet à fusée, le journaliste fit le signal qui avait été convenu avec le patron du vapeur.

Ils poursuivirent alors leur chemin et ne tardèrent pas à se trouver à l'endroit où ils devaient s'embarquer...

.....

La jungle était pleine des clameurs des Thugs exaspérés. Leurs cris couvraient presque le roulement du tonnerre. Ils arrivaient par petits groupes, de tous les côtés à la fois brandissant des fusils, des sabres, des torches allumées...

A peine les fugitifs avaient-ils sauté dans le bateau qu'une salve de coups de feu éclata.

Heureusement, les Thugs n'étaient pas très bons tireurs, et ils avaient tiré trop vite pour avoir eu le temps de viser...

— Baissez la tête ! cria Jacques Valbert.

Au même instant, un lasso, jeté de main de maître vint s'enrouler autour des flancs de Singrâ qui avait été le dernier à sauter à bord.

Fortement tiré en arrière, le jeune prêtre n'eut que le temps de s'agripper au bastingage pour ne pas être entraîné dans l'eau... Firmin qui avait vu ce qui s'était passé coupa promptement le lacet et ramena le jeune prêtre sur le pont.

Les Thugs continuaient de tirer sans atteindre personne.

Quelques-uns d'entre eux s'étaient jetés à la nage, mais aussitôt l'on entendit des cris de douleur et d'effroi.

Les crocodiles s'étaient chargés de la défense du navire.

D'autres avaient lancé des embarcations sur le lac.

Le patron s'aperçut de la manœuvre et s'effraya. Si les canots des Thugs, habilement manœuvrés parvenaient à aborder le petit vapeur, ce serait une mauvaise affaire.

— A toute vapeur ! commanda-t-il.

— La pression est au maximum ! répondit le machiniste, affolé ; si nous forçons davantage, je ne réponds pas des chaudières...

— C'est moi qui en réponds, rispota le malais...
Filez à toute vitesse... Ou nous sommes tous perdus !...

Les chaudières ronflaient comme des monstres trépidants de colère et les soutiers, noyés dans leur sueur se démenaient comme des diables dans l'enfer.

Mais le but était atteint...

Le « Praho », filant comme un torpilleur, fendait avec une telle vélocité les eaux du lac, qu'il ne tarda pas à laisser loin derrière lui les embarcations des poursuivants.

Les fugitifs laissèrent échapper un soupir de soulagement...

A ce moment, un éclair plus long et plus lumineux que les autres déchira le ciel.

A cette fulgurante clarté, on vit la haute silhouette d'un homme vêtu d'une longue robe blanche que le vent faisait tourbillonner autour de son corps et qui, dans un geste d'anathème tendait le bras dans la direction du vapeur.

En même temps, on entendit sa voix puissante et caverneuse.

C'était le Grand-Prêtre qui s'était avancé jusqu'au dernier degré de l'escalier et qui clamait dans la nuit :

— Maudit sois-tu, Singrâ !... Où que tu ailles, la vengeance de Kâli t'atteindra tôt ou tard !...



CHAPITRE CDXXXIV

MACHINATIONS...

Parmi les voyageurs qui étaient arrivés à Berlin par l'express de Paris, se trouvait un élégant cavalier de trente cinq ans environ, qui portait une serviette de cuir sous le bras.

Sans regarder autour de lui, car il savait que personne ne devait l'attendre, ce voyageur quitta la gare rapidement et appela un taxi. Puis il donna au chauffeur l'adresse de la Banque Internationale.

Il n'avait d'autre bagage que la serviette dont nous avons parlé ci-dessus, chose bien étrange pour un personnage d'apparence si distinguée.

Quand il arriva à la Banque, il monta directement au premier étage et demanda à l'huissier de l'annoncer au directeur.

Il paraissait tout à fait familier avec les usages de la maison, et quand l'huissier lui eut répondu que le directeur n'était pas visible, ses lèvres esquissèrent un sourire de compassion...

— Il me recevra, moi, parce qu'il m'attend, répliqua-t-il.

— Mais, monsieur, je ne puis passer outre aux ordres que l'on m'a donnés...

— Alors, annoncez-moi à son secrétaire.

— C'est également impossible ; ils travaillent ensemble à des travaux très importants et ils ont demandé qu'on ne les dérange pas..

L'entêtement de l'huissier commençait à irriter le voyageur.

— Je vous ordonne de m'annoncer, s'exclama-t-il avec impatience.

— Et moi je vous dis que c'est impossible, riposta l'employé impassible.

Dans ce cas, je m'annoncerai moi-même...

Et unissant l'acte à la parole, il se dirigea vers le bureau de Baharoff, apparemment directeur de la Banque Internationale ; mais en réalité propriétaire de cette banque.

Mais à l'instant où il posait la main sur le bouton de la porte pour ouvrir, l'huissier lui pesa la main sur le bras et l'empêcha de réaliser son intention.

— Je vous répète que monsieur le directeur ne peut vous recevoir, s'exclama-t-il d'un ton furieux. Si vous ne vous retirez pas immédiatement je vais demander de l'aide à la police.

Un éclat de rire moqueur fut la seule réponse qu'il obtint.

Quand cet accès d'hilarité fut passé, tandis que s'exaspérait la colère de l'huissier, le visiteur se baissa et la bouche à la hauteur du trou de la serrure, il s'exclama à voix haute :

— Voulez-vous avoir la bonté de dire à cet imbécile qu'il me laisse tranquille et qu'il ne fasse pas davantage d'excès de zèle !...

Le résultat fut immédiat ; l'huissier n'eut même pas le temps de prendre ombrage de l'injure reçue, car la

porte du bureau s'ouvrit pour laisser passage au banquier lui-même.

— C'est vous mon cher Smolten ?... Je commençais à m'inquiéter de votre retard...

— La faute en est à cet homme, qui ne voulait à aucun prix me laisser passer. Il me semble très bien observer les consignes que vous lui donnez, mais, cependant, le zèle a des limites..

Le pauvre huissier était confondu de tant d'audace ; il aurait voulu s'excuser, mais ne trouvait aucun mot ; si bien qu'il se contenta de saluer d'une manière qui provoqua le rire du banquier et de son visiteur.

— Entrez, entrez, mon ami, dit le premier d'un air indulgent. Il faut l'excuser, car au bout du compte, c'est un brave garçon qui fait son devoir.

Par bonheur, ces derniers mots arrivèrent aux oreilles de l'huissier et elles parvinrent à lui faire oublier sa contrariété et son humiliation.

La pesante porte se referma sur les deux hommes qui pénétrèrent dans le luxueux bureau du banquier Baharoff, homme d'environ cinquante ans, très élégant, cultivé, très intelligent et multimillionnaire par surcroît.

Il jouissait, dans le monde de la banque du plus grand prestige et de la plus grande confiance.

Quant à l'ami Smolten, c'était l'attaché commercial de l'Ambassade Allemande de Paris.

A son entrée, le secrétaire du banquier, assis devant une table encombrée de dossiers, se leva pour saluer aimablement le voyageur.

— Asseyez-vous, mon ami, dit Baharoff, avançant un fauteuil au jeune homme. Vous avez déjeuné ?

— Je vous remercie ; j'ai déjeuné dans le train.

— Que dit-on à Paris ?

— Les choses y vont mal en pis ; le peuple commence à réclamer à cor et à cris la révision.

— Oui, je sais cela. Et comment l'éviter, mon cher Smolten ?

Le banquier parlait lentement, d'une voix douce et mielleuse ; il souriait constamment et jouait nerveusement avec le ruban de son monocle.

— Cela sera difficile, mon cher Baharoff.

— Il faut l'éviter, répéta le banquier en accentuant les syllabes. Je veux que cela soit évité...

— Je désirerais vous faire plaisir.....

— Je le sais ; c'est pour cela que je vous ai prié de venir ici ; on ne peut pas s'entendre sur un tel sujet par correspondance... Que fait Cavaignac ?

— Pour l'instant, il se maintient ferme sur ses positions.

— Il faudrait que toute l'armée soit avec lui... Y a-t-il des discordes dans son sein ?

— Jusqu'à présent, le seul officier qui ait donné des marques d'indiscipline est le colonel Narbonne ; Picquart est en prison et.....

— Oui... oui... Mais ne pense-t-on pas à ouvrir une instruction contre le colonel Narbonne pour insubordination ?

— Malgré sa fermeté, Cavaignac n'ose pas faire certaines choses par crainte des conséquences.

— On a fait une sottise en expulsant Esterhazy, car maintenant qui pourra le remplacer ? Henry a commis la stupidité de se suicider... Celui-ci nous aurait servi, parce que nous aurions pu l'y obliger... Croyez-vous que du Paty ?....

— Oh ! celui-ci, je ne crois pas que l'on parvienne à le compromettre...

— Même en lui offrant beaucoup d'argent ?

— Cela me semble incertain.....

Baharoff appuya le menton dans ses mains et resta pendant quelques instants à réfléchir.

— Il y a bien un individu qui nous servirait admirablement le cas échéant... dit-il enfin.

— Qui donc ? demanda l'attaché.

— Un certain Dubois ; un de ces individus sans vergogne, que le service des Renseignements d'Allemagne a déjà expulsé de l'Empire.

— Je le connais.....

— Il est susceptible de nous aider et il ne coûterait pas cher... En tout cas, il faut que cela change !... Tant que Schwartzkoppen était à Paris et qu'Esterhazy restait dans l'armée, les choses allaient autrement ; notre presse attaquait et prenait parti ; les âmes restaient sous pression et pendant ce temps-là, nous avons pu caresser l'espoir que.....

« Mais, maintenant, tout a changé, mon cher Smolten ; le peuple français est divisé ; il y a des revisionnistes et des anti-revisionnistes ; à la Chambre, les partisans de la revision sont très nombreux ; Dreyfus a été rapatrié et si l'on parvient à réunir un second conseil de guerre nos efforts n'auront servi à rien.

— Je suis à vos ordres, Monsieur Baharoff, répliqua l'attaché.....

Le secrétaire écoutait sans mot dire.

— Il faut chercher Dubois, dit le banquier.

— Voulez-vous me permettre de vous faire observer que cet homme, à la suite de la découverte de sa double activité, a été expulsé du territoire de la République.

— Qu'importe ? répliqua Baharoff. Il suffira de démontrer qu'il a été également expulsé d'Allemagne pour obtenir que cet ordre soit rapporté. Nous y pourrions. Cet homme nous est nécessaire, mon cher Smolten.

— Mais où le trouverons-nous ?.....

— Facilement, mon cher, vous allez voir.

Et se tournant vers son secrétaire :

— Wolf, lui dit-il, voulez-vous me donner le dossier

numéro cinq de Paris ? Celui des informations confidentielles.

Le nommé Wolf se leva et ouvrit un monumental cartonnier qui occupait le tiers de la pièce ; puis il revint avec le dossier demandé.

Baharoff consulta un moment les documents, puis après avoir refermé le dossier et l'avoir remis à son secrétaire, il dit à Smolten avec assurance :

— Rue Pétrel, 30, dans le quartier de Plaisance, à Paris. Prenez note de cette adresse ; là vous trouverez des nouvelles de Dubois.

« C'est le domicile d'une femme qui se nomme Simone, une fille galante qui, dans sa jeunesse, fut attachée au service d'espionnage français ; une très belle fille dans toute l'acception du terme qui fit perdre la tête à de nombreux diplomates ; cependant, elle a mal fini, imaginez-vous qu'elle commit la sottise de devenir amoureuse.

« Je me souviens parfaitement d'elle ; je l'ai connue à son apogée alors que sa beauté triomphait... Mais tout cela n'a pas d'importance ; je vous disais donc que Simone pourra vous donner l'adresse actuelle de Dubois.

— Et quand je l'aurais obtenue... ?

Le grand banquier resta un instant pensif.

— Ma foi, je crois qu'il vaudra mieux lui faire donner un rendez-vous par Simone ; elle est son amie et j'allais même dire sa maîtresse ; il suffira qu'elle l'appelle pour qu'il accoure....

— Bien, dit Smolten... Mais Simone aura-t-elle confiance en moi ?

— Pour qu'elle vous ouvre sa porte et qu'elle se mette à votre disposition, vous n'aurez qu'à prononcer mon nom ; c'est le meilleur talisman que je puis vous donner pour mériter sa confiance. Naturellement, vous accompagnerez cette recommandation de quelques billets bleus.. Elle est maintenant dans la misère et exerce le métier de cartomancienne.

